

CHOUETTE

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteurice ou sont utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

www.editionsphebus.fr

© 2021 by Claire Oshetsky
Titre original : *Chouette*

Pour la traduction française :
© Phébus/Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-7529-1273-2

CLAIRE OSHETSKY

CHOUETTE

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par

KARINE LALECHÈRE

PHÉBUS

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

LES MOTS DE JEAN HEGLAND SUR CHOUETTE

Je ne pense pas que je pourrais aimer *Chouette* avec plus de ferveur si c'était moi qui avais porté et conçu ce livre ! Trop sombre pour être qualifié de fable, trop complexe pour être réduit à un conte de fées, le roman de Claire Oshetsky touche aux vérités les plus fondamentales de la maternité, avec toute la finesse psychologique d'un mythe. Ce que Tiny¹ vit avec Chouette nous rappelle à quel point avoir un enfant, et peut-être encore plus un enfant « différent », peut remettre en question l'identité et l'être d'une femme. *Chouette* est un examen sans concession de la terreur, de l'ennui et de la tendresse qui sont le lot de toute mère attentive, une vision de la sauvagerie tapie au cœur de la vie domestique, et en fin de compte une célébration de la sagesse – et même de la libération – qu'on peut trouver là.

1. Note de l'éditeur : le prénom Tiny signifie « petite » en anglais.

À Patricia Taxxon

« Maman, ils ne savent pas encore si c'est un bébé ! »

Mary X, Eraserhead

AVANT-PROPOS

Chouette est une parabole sur la maternité telle que je l'ai vécue. Je pensais d'abord écrire un texte autobiographique, et j'ai d'ailleurs conservé dans le roman des scènes adaptées du journal que je tenais alors. Mais la forme autobiographique ne me convenait pas. Elle ne me permettait pas d'accéder à la vérité profonde des choses. Puis, un jour, j'ai commencé à écrire sur une petite enfant-chouette, qui, sans le vouloir, terrorise tous ceux qu'elle croise, détruit sa famille, saccage le monde autour d'elle. J'ignorais d'où elle sortait, mais elle s'est imposée à moi. J'en ai parlé à ma fille. Elle a vingt ans, à présent. Elle est magnifique. Elle a survécu à une enfance très difficile. Elle a appris à se faire confiance. Elle m'a aidée à écrire avec sincérité. En dépit de son aspect surréel, *Chouette* nous a permis à toutes les deux d'explorer la vérité émotionnelle de notre passé.

Comme l'enfant-chouette, ma fille effrayait les autres. Elle n'avait pas deux ans lorsqu'elle fut renvoyée de la garderie pour la première fois. Et à six ans elle vécut sa

première arrestation. Ce jour-là, elle était en classe. À mon arrivée, je la découvris menottée et plaquée au sol par un policier. Un chaos indescriptible régnait dans la salle. L'institutrice tremblait. Elle me raconta que, alors que les enfants étaient en rang pour sortir dans la cour de récréation, ma fille avait explosé sans raison apparente. D'abord, elle avait renversé tout ce qui se trouvait sur les étagères. Puis elle s'en était prise aux bureaux et aux chaises. Il avait fallu évacuer la classe. L'institutrice avait appelé la police. « Elle me fait peur », n'arrêtait-elle pas de répéter. Je ne pouvais pas la rassurer. Le genou d'un homme adulte était en train d'écraser la poitrine de ma fille.

Ce genre d'incident se reproduisit. À plusieurs reprises. Les crises de rage imprévisibles. Les enseignants qui m'avouaient être terrorisés par mon enfant. La police. Les classes évacuées. L'administration scolaire plaçait ma fille dans des établissements de plus en plus sordides, des établissements qui ressemblaient de plus en plus à des prisons. On voulait absolument l'enfermer dans un endroit où elle pourrait être légalement immobilisée lorsque nécessaire. Des hommes assis sur elle la plaquant au sol : voilà le genre de souvenirs qu'elle a gardé de sa scolarité.

Elle avait neuf ans lorsque quelqu'un eut la bonne idée de la soumettre à un test pour savoir si elle souffrait d'une « dysphasie de réception ». À cet âge, on lui avait déjà collé toute une série d'étiquettes avec plus

ou moins de bonheur, mais celle-ci nous fit l'effet d'une révélation. Ma fille était incapable de saisir ce que l'on mettait derrière les mots. C'est un véritable handicap. Elle se concentrait tellement sur ce que l'on *disait* qu'elle n'entendait pas ce que l'on *voulait dire*.

À première vue, il y a pire. Mais imaginez une enfant de six ans au cours préparatoire, le jour où elle va se faire arrêter. Elle se tient paisiblement en rang avec ses camarades devant la porte de la classe. C'est l'heure de la récréation. La maîtresse s'apprête à ouvrir pour que les élèves sortent jouer. La fillette est tournée du mauvais côté. Elle ne l'a pas fait exprès, elle est ainsi, elle est dans son monde. Mais la maîtresse pense qu'elle est dissipée. « Tourne-toi ! » lui lance-t-elle avec brusquerie. L'enfant fait ce qu'on lui dit. Elle tourne. Elle tourne et tourne sur elle-même comme un petit derviche, d'autant plus affolée qu'elle a peur de rater le moment où on lui demandera de s'arrêter. Elle sent monter une panique familière. « Laisse tomber ! » dit l'institutrice.

Elle a haussé le ton volontairement. Elle veut que cette polissonne cesse de faire le clown immédiatement. Et voilà que, sans crier gare, la fillette court vers le fond de la classe, où elle prend les livres et les fournitures qui se trouvent sur les étagères et les laisse tomber. L'institutrice a peur. Elle ne maîtrise plus la situation. Elle a beau lui dire d'arrêter, l'enfant ne l'écoute plus. Elle est trop occupée à tout renverser. Après les étagères, elle passe aux chaises. Puis aux bureaux. L'institutrice évacue

la salle. Elle appelle la police. La petite se retrouve menottée, le genou d'un homme en uniforme sur la poitrine.

J'aimerais vous dire qu'une fois ce diagnostic posé, notre vie redevint paisible comme par enchantement. Hélas, non. Pendant des années, ma fille continuerait à se heurter à des murs, uniquement parce qu'elle ne comprenait pas ce qu'on attendait d'elle. Les figures de style n'étaient pas le seul problème. Souvent, elle ne saisissait pas les instructions, quelles qu'elles soient. En outre, elle était presque incapable d'interpréter le ton de la voix et les non-dits, des éléments de la communication que la plupart des gens décodent sans y penser.

La situation a quand même fini par s'arranger. Ma fille a grandi. Elle s'est calmée. Contrairement à la pauvre Chouette, qui n'a qu'une mère pour veiller sur elle, elle était entourée d'une armée de personnes dévouées qui l'aimaient et croyaient en elle, dont ses parents, un grand frère patient, quelques enseignants géniaux et beaucoup de psychothérapeutes attentionnés. Elle avait des amis qui la soutenaient. Alors que j'écris ces mots, elle a entamé une carrière de musicienne prometteuse. Elle se dit elle-même autiste. Elle m'a donné la permission d'évoquer son histoire. Elle espère que cela aidera d'autres enfants.

Quand j'étais moi-même petite fille, j'ai appris auprès de ma mère que les gens ont tendance à penser le pire des enfants. S'ils voient un petit se comporter de manière

inattendue, ils imaginent qu'il est « rebelle », « capricieux », « manipulateur » ou qu'il cherche à « se faire remarquer ». Mais si ce n'était pas le cas ? S'il était simplement terrifié, dérouté, anxieux ? On ne devrait pas avoir besoin d'un diagnostic médical pour traiter un enfant avec amour et compassion. Ma fille a reçu la prise en charge nécessaire à un moment crucial pour elle. Malheureusement, trop d'enfants – qui se conduisent comme elle autrefois – ne bénéficieront jamais du soutien et de la compassion qu'ils méritent. Au lieu de les aider, on les exclut. En guise de compassion, on les envoie en prison. Cela me rend perplexe. Cela me met en colère.

Claire Oshetsky,
17 novembre 2020

UN

JE RÊVE QUE je fais tendrement l'amour avec une chouette. Le lendemain matin, je découvre sur ma poitrine des griffures qui dessinent le parcours de son étreinte. Deux semaines plus tard, j'apprends que je suis enceinte.

Vous vous demandez peut-être : comment un tel prodige est-il possible ?

J'en suis la première étonnée, car ma chouette était une femme.

EN CE QUI TE CONCERNE, enfant-chouette, regardons la vérité en face. La chouette est là, en toi, dès le début. Elle est là quand la première cellule se divise en deux, puis en quatre, puis en huit. Elle est là quand tu dors trop et tardes à marcher ; elle est là quand tu mords alors qu'on n'est pas censé mordre et glapis alors qu'on n'est pas censé glapir ; et le jour de ta naissance – le jour où pour la première fois je poserai les yeux sur ton petit corps

furieux aux minuscules pattes griffues, nu et congestionné dans une boîte hérissée de tubes –, je serai dans l'ignorance la plus totale : je ne saurai pas qui tu es ni ce que je vais devenir.

Mais tu seras là, et tu seras de moi.

NOUS SOMMES DANS NOTRE CUISINE, à Sacramento, lorsque j'annonce à mon mari que je suis enceinte. Ces mots, je n'avais même pas l'intention de les prononcer. Les vapeurs de mon ragoût qui mijote sur le feu colorent l'air d'une nuance peau de chien, et j'ai du mal à distinguer la réalité des choses. Adossé au plan de travail, une bière à la main, mon mari m'a raconté sa journée avec son entrain habituel, ponctuant ses phrases de fulgurances de pensée rationnelle.

« Je suis enceinte. »

Je redoute de le regarder dans les yeux. Alors je fixe le sol. Je remarque qu'il aurait besoin d'un bon coup de serpillière. Puis je me fais la réflexion que les serpillières ne permettent jamais de nettoyer à fond. Ce qui m'amène à penser au ménage en général : une bataille perdue d'avance contre le chaos. Mon mari m'a-t-il entendue ? Est-ce seulement vrai ? Puis-je effacer mes paroles ?

Déjà, il me serre sur son cœur, un geste moins tendre qu'impérieux, pour ne pas dire triomphal. Il me dépasse de vingt-huit centimètres et pèse quarante-quatre kilos de plus que moi. Il me fait tournoyer et mes pieds

décollent du sol. Lorsqu'il me repose, j'entends dans ma tête le duo plaintif pour piano et violon d'Arvo Pärt, *Spiegel im Spiegel*, sa mélodie empreinte d'une persistance triste et inexorable – et ma vie va de l'avant.

Mon mari dit : « Bon sang. Waouh. Oh. Bon sang. Ça faisait une éternité qu'on attendait ce bébé !

– Minute... Ça ne faisait pas une éternité que j'attendais ce bébé. Ce n'est pas vrai. Je ne suis même pas sûre de le vouloir. »

Il ne m'écoute pas. Il me fait encore tourner, si bien que je finis par me laisser gagner par son enthousiasme, et bientôt nous cabriolons de concert dans la cuisine d'une propreté douteuse, oubliant le ragoût sur le feu. Une fois ces gambades terminées et mes pieds de nouveau en contact avec le sol, je suis prise d'un sentiment de dépossession vertigineux. C'est une histoire vieille comme le monde. Un enfant-chouette naît. Il n'apprend jamais à parler, à aimer, à être autonome. Il n'apprend jamais à lire ou à lancer un ballon. Le père ne se reconnaît pas en lui et pense que ce n'est pas juste pour lui. Alors il part. La mère reste.

« Reviens, où que tu sois, reviens », dit mon mari.

Je comprends qu'il s'est écoulé pas mal de temps, parce que la vaisselle est sale, mon ventre plein, et que mon mari verse les restes du ragoût dans une boîte en plastique. Il disserte sur la paternité, puis digresse très vite sur son enfance. Il me raconte des anecdotes au sujet du petit garçon qu'il a été et de ces années qui ont

façonné l'homme qu'il est devenu. Il enchaîne sur l'avenir et le bon père qu'il sera, pour finalement me soulever et me porter dans notre chambre, où il me fait l'amour jusqu'à ce que je me sente chérie et protégée, une précieuse figurine de verre qu'il faut sans cesse épousseter.

Mon mari s'endort aussitôt et me laisse seule, les yeux grands ouverts dans le noir. Je suis en deuil. Je pleure un passé sans complication, un temps où je n'étais pas enceinte d'un enfant-chouette. Je pense à ma musique. Je pense à mon amante-chouette. Je pense à ma vie. J'essaie d'ajouter un enfant-chouette au tableau. Je suis musicienne professionnelle, violoncelliste, et j'adore mon métier. Ma grossesse n'a pas encore changé cela. Peut-être pourrai-je emmener l'enfant-chouette en tournée. Peut-être pourrai-je donner des leçons de violoncelle pendant qu'il dormira paisiblement. Mais l'enfant-chouette ne l'entend pas de cette oreille. Mon cerveau est bombardé d'objections tourmentées. L'enfant-chouette essaie de substituer ses doutes égoïstes aux miens, un questionnement fervent à propos de la vie à venir, hors de l'utérus, si tant est que j'accepte d'être sa mère. Au matin, je suis épuisée par son plaidoyer. Lorsque mon mari ouvre enfin les yeux, je plonge mon regard dans le sien. Toute la nuit j'ai attendu qu'il se réveille et prenne mon parti. Toute la nuit les engoulevants bois-pourri et les engoulevants d'Arizona m'ont hurlé leur froid jugement d'une petite bouche cassante, critiquant ma réticence à m'engager avec une telle virulence que

je suis étonnée que leur rancœur n'ait pas troublé son sommeil.

« Aide-moi », ai-je envie de dire, à présent qu'il a enfin les yeux ouverts.

L'enfant-chouette me fait avaler ma langue.

Il y a un instant, je pouvais encore imaginer que mon mari avait toutes les réponses. À présent qu'il est réveillé, il a l'air ahuri. Il bâille à s'en décrocher la mâchoire, mordille l'intérieur de sa joue. Presque aussitôt, son visage s'illumine de mille sourires, car il vient de se rappeler mon état. Il m'embrasse sur les lèvres, les paupières, les cheveux, puis il saute du lit et propose de préparer le petit déjeuner. Il fait du café fort. Il se démène pour que je me sente honorée, et je me sens honorée. Nous mastiquons nos toasts ensemble dans la cuisine. Mon mari est avocat, spécialiste de la propriété intellectuelle dans le domaine des semences brevetées, et il est déjà en tenue de combat, chemise blanche immaculée et pantalon repassé par ses soins. Je suis toujours en robe de chambre. Nous avons une de ces cuisines rétro, rose bonbon. Le réfrigérateur est rose. Le sol à carreaux noirs et blancs. Les murs couleur de sang délavé. La fenêtre donne sur un jardin qui a la jaunisse car j'oublie régulièrement d'arroser. La vaisselle d'hier soir attend dans l'évier. Celle du petit déjeuner ne tardera pas à la rejoindre. La cuisine et le monde tournent dans tous les sens, sauf le bon. J'ai la nausée. Mon mari, qui lisait les informations sur son téléphone, s'est interrompu parce que les

mots que j'essaie de prononcer depuis ce matin ont enfin franchi mes lèvres : « Aide-moi. »

Voilà, c'est fait. Je l'ai dit.

Le monde se remet à tourner sur son axe.

Il tend le bras par-dessus la table et me prend la main.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui te tracasse ? Je t'aime. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là.

– Tu penses que ce bébé va te ressembler, mais il n'est pas comme toi. Ce bébé est un enfant-chouette.

– Oh, chérie, chérie, chérie. C'est la peur qui parle. Ne l'écoute pas. Je suis là. Je t'aime. »

Un ange passe, puis repasse, et nous pleurons un peu tous les deux.

« Tu as peut-être raison. C'est la peur.

– Ou bien ce sont les hormones. On forme une équipe, toi et moi. Je t'aime. Tu te fais des idées, c'est tout. On en reparlera plus tard, si tu veux. »

Il m'embrasse le crâne. Il pense déjà à sa journée de travail. Il m'embrasse encore, cette fois sur les lèvres, puis il sort de la pièce d'un pas décidé.

J'entends la chasse d'eau.

Je l'entends siffloter dans le couloir, comme si l'affaire était classée.

J'entends la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer.

Sa voiture démarre, il s'éloigne.

UNE FOIS MON MARI PARTI AU TRAVAIL, l'enfant-chouette entreprend de s'accrocher et de s'enraciner pour de bon. Je fais de mon mieux pour résister à ce fouissage insistant. Je suis déterminée à suivre mon programme habituel. Avant midi, je donne trois leçons de violoncelle dans mon cabinet de musique, à la maison. L'après-midi, je me concentre sur ma transposition de *Failing: A Very Difficult Piece for Solo String Bass*, de Tom Johnson. Je suis tellement immergée dans mon travail que j'en oublie la grossesse jusqu'au retour de mon mari, qui franchit la porte avec une heure d'avance et une dizaine de roses. Il fait remarquer à voix haute que je n'ai pas préparé le dîner, puis ajoute d'un ton jovial : « Ce n'est pas grave, ma chérie, on va se faire livrer. »

Il se charge de la commande. Les plats arrivent dans de minuscules barquettes en carton.

Nous mangeons en silence.

Le repas terminé, nous empilons la vaisselle dans l'évier déjà plein, et mon mari propose de jouer au gin-rami.

Il perd exprès, accumulant les erreurs grossières.

Il fait semblant de s'amuser, me félicite à la fin de chaque partie.

« C'est un enfant-chouette, dis-je alors qu'il mélange les cartes.

– Chérie. Arrête de te torturer. Ne reviens pas sur le passé. Tu es bien plus forte que tu ne le crois. »

CES DERNIERS TEMPS, mon mari et moi avons pris la douce habitude de jouer au gin-rami après dîner. J'aime le regarder battre les cartes. J'aime sa capacité à s'insérer parfaitement dans le monde. Il ressemble à une carte du paquet qu'il vient de tasser. Moi, je serais plutôt la carte qu'on a oubliée sous la pluie. J'essaie de me persuader qu'il a raison au sujet de l'enfant-chouette. J'essaie au moins de hocher la tête, et de sourire à ses envolées lyriques sur le bon père qu'il sera et l'amour qu'il portera au bébé. Peine perdue. Je m'entends dire :

« Tu penses que c'est un enfant-chien, mais tu te trompes.

– Arrête avec tes lubies. Tu te fais du mal. Tu n'avais pas parlé comme ça depuis des années. Tu sais que ce sont des affabulations, n'est-ce pas ?

– C'est un enfant-chouette. Si j'ai ce bébé, il me tuera. »
Je le sens se crispier. Je l'agace.

« Arrête de tout dramatiser. Nous allons l'aimer, ce bébé. Je l'aime déjà.

– Si je ne m'en débarrasse pas, je mourrai.

– Enfant-chouette ! Enfant-chien ! Enfant-tueur ! Tueuse d'enfants ! » crie mon mari, tapant du poing sur la table.

Il se repent aussitôt.

« Pardon, pardon. Je ne sais pas ce qui m'a pris. »

Il rassemble les cartes et les mélange avec une

décontraction ostensible, puis décide qu'il devrait s'excuser encore un peu.

« Je suis désolé. Sincèrement. Bon sang, bien sûr que tu as peur. Bien sûr que tu as des doutes. Il y a un petit être qui grandit dans ton ventre. Nous avons franchi le pas. C'est la première fois que nous allons être parents et nous ne savons pas à quoi nous attendre. Qui n'aurait pas peur à ta place ?

– Écoute-moi.

– La vie peut être effrayante. Je comprends. Promis. Je t'écoute. Je t'aime.

– C'est une erreur. Il n'est même pas de toi. Son autre-mère est une chouette. »

Mon mari, qui déteste tout ce qu'il ne peut pas résoudre sur-le-champ, et qui, quelques instants plus tôt, battait les cartes d'un air méditatif, les balance à travers la pièce. Elles rebondissent contre le mur et fument aux quatre coins de la cuisine. Elles atterrissent sur le plan de travail, le sol, et dans l'eau bilieuse où trempe la vaisselle.

Il sort.

La partie est terminée.

APRÈS L'INCIDENT DU LANCER DE CARTES, j'évite mon mari pendant le reste de la soirée. J'attends qu'il soit profondément endormi pour me glisser à son côté. Étendue sur le lit, bercée par sa respiration légère, je m'efforce d'envisager l'avenir avec optimisme. J'essaie pendant

des heures, mais ce n'est pas évident d'aller au bout d'une pensée rationnelle quand l'enfant-chouette s'ingénie à interrompre mes réflexions de ses gazouillis décousus et mystérieux. Bientôt, il règne un tel bazar dans ma tête que je suis sûre de ne plus jamais retrouver le sommeil.

Je me trompais manifestement sur ce dernier point, car soudain je suis aveuglée par la lumière du jour qui pénètre par la petite fenêtre à côté du lit.

La place de mon mari est vide.

Il est presque midi.

Il n'est pas question que je me rendorme, alors je décide d'aller faire un tour. Dehors, le soleil cogne et l'air résonne du cri des colombes endeuillées. J'arrive à la hauteur d'une femme qui peint des marguerites sur sa boîte aux lettres. Elle ne me prête aucune attention. Dans son jardin gambade un petit chien, une de ces bestioles surexcitées et stridentes. Il a une balle en caoutchouc rouge dans la gueule. Nos regards se croisent au moment où je passe devant la maison. C'est à croire que nous avons échangé une promesse tacite, car il m'emboîte le pas. Pour le décourager, je traverse la rue. Il me suit comme le petit chien qu'il est, et trotte sur mes talons, s'arrêtant quand je m'arrête, accélérant quand j'accélère.

« S'il vous plaît ? dis-je à la femme qui peint des marguerites sur sa boîte aux lettres. Est-ce que vous pourriez rappeler votre chien ? »

Toute à son art, elle ne lève pas les yeux.

Entre-temps, l'animal a laissé tomber la balle rouge à mes pieds et il remue la queue.

Avec les meilleures intentions du monde, je ramasse le jouet ridiculement baveux et le lance en douceur vers la maison. Il court derrière, tricotant de ses petites pattes. Alors que je pensais m'être habilement débarrassée de lui, une voiture arrive au coin de la rue et le percute. Il n'a pas le temps de se plaindre de son sort qu'il est déjà mort et écrasé. Les amortisseurs doivent être usés, et le conducteur habitué aux cahots n'a sans doute pas prêté attention à cette bosse insignifiante, car l'énorme Cadillac antédiluvienne poursuit sa route. La femme continue de peindre. Et je pourrais continuer de marcher. Ce n'est pas vraiment ma faute. Pourtant, je me sens obligée de traverser la rue. Je reste bêtement plantée là, à attendre qu'elle me remarque.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle.

– Je suis désolée, mais votre chien a été renversé par une voiture. »

J'essaie de lui annoncer la nouvelle avec tact. J'indique l'animal mort du doigt.

Le visage de la femme s'emplit d'aigreur, et sa peau émet de petites étincelles.

« Ce n'est pas mon chien. Je déteste ce chien. Il chie sur ma pelouse toute la journée. De toute façon, je n'ai pas de chien. Attendez. Ce n'est même pas un chien. C'est juste une saleté sur la chaussée. Qu'est-ce que vous voulez ? Ce n'est pas vous qui volez les canettes en

aluminium dans ma poubelle de recyclage ? Mais oui, c'est vous ! Espèce d'énergumène ! »

Elle me donne un petit coup dans la poitrine.

« Si je vous revois sur ma propriété, je sors mon fusil. Allez, oust ! »

DE RETOUR CHEZ MOI, j'enfile une veste, je prends mes clés de voiture et je fais marche arrière dans l'allée. Je n'ai pas rendez-vous, mais j'aime à penser que, là où je vais, on est toujours prêt à recevoir quelqu'un dans ma situation. Le bâtiment est peu élevé, la façade en brique, et le parking plein. Je dois me garer de l'autre côté de la rue, puis me faufiler entre des individus qui brandissent des pancartes sur lesquelles on voit des fœtus agrandis pour ressembler à des enfants de quatre ans. Les érables qui bordent la chaussée sont peuplés de corbeaux. Ils me toisent, me jugent, mais je suis immunisée contre leurs accusations mensongères. Dans la salle d'attente, des adolescentes enceintes s'accrochent à leur meilleure amie. Nous évitons de nous regarder, chacune tâchant de respecter l'intimité des autres. On m'appelle. J'entre dans un box avec une femme au visage bienveillant, vêtue d'un cardigan crocheté à la main. Je lui raconte mon histoire. Je lui dis tout. Je lui parle de ma chouette – mon amante fière et farouche –, et je lui explique que le bébé que je porte est un enfant-chouette. Je déteste ma voix, car elle vibre d'un trémolo pitoyable. La femme ne me juge pas.

Ce qui ne m'aide absolument pas. Son refus de prendre parti m'exaspère. Je voudrais qu'elle me serre les mains ou qu'elle m'enveloppe dans une étreinte maternelle, et me dise : « Bien sûr que vous devez vous en débarrasser. » Mais elle n'en fait rien. Son détachement est une forme de torture. Des larmes jaillissent de mes yeux.

La femme en cardigan au visage bienveillant me tend une boîte de mouchoirs en papier.

« Personne ne peut décider à votre place, mon petit. Prenez votre temps. Pleurez un bon coup. Si vous choisissez de le faire, appelez-nous. Voici ma carte. »

Elle la pose sur la table. Tapote deux fois dessus. Puis elle sort et referme la porte pour me laisser pleurer un bon coup tranquillement.

À présent que nous sommes seuls, l'enfant-chouette s'ingénie à me persuader de renoncer. Il me murmure à l'oreille qu'il est prêt à recourir à la force, mais préférerait ma coopération pleine et entière. Si seulement je pouvais faire une fausse couche.

ALORS QUE JE RENTRE CHEZ MOI, l'esprit agité et indocile, un souvenir pénible me remonte à la mémoire : une visite au zoo en compagnie de mon père.

Mes parents habitaient ce qu'on appelait affectueusement un « patelin endormi ». Un beau matin, on découvrit un minerai rare dans les collines et, du jour au lendemain, le « patelin endormi » se métamorphosa en

cité florissante. À ma naissance, des tas de déchets industriels brûlaient partout à la périphérie et l'air était dense de suie et de fumée. La population avait augmenté si vite et dans de telles proportions qu'il s'était formé deux camps ennemis. D'après mon père, il y avait les bons quartiers aux voies rectilignes, propres et bien éclairées, où les citoyens se donnaient un mal de chien et respectaient scrupuleusement la loi, et les mauvais quartiers aux ruelles crasseuses, encombrées de bonimenteurs et de dégénérés sans feu ni lieu, ne valant guère mieux que des bêtes sauvages. Une frontière coupait la ville, où le Clair côtoyait l'Obscur. Mes parents habitaient près de la ligne de démarcation, dans une bâtisse couleur mastic. Devant moi, si je regardais par la fenêtre, je voyais un monde bien ordonné tout en angles droits, tandis que derrière la maison, je distinguais des yeux farouches qui m'épiaient au cœur d'un taillis impénétrable et chatoyant.

Ma mère souffrait d'ornithose chronique, une maladie qui l'empêchait de sortir et la privait de compagnie et d'amitiés féminines. Je savais qu'elle m'aimait, mais j'ignorais si ce que je ressentais pour elle était de la tendresse ou une forme de pitié diffuse. Elle avait toujours une mine de chien battu et je détestais la sensation de son épiderme râpeux contre ma peau lisse lorsqu'elle me serrait dans ses bras.

Mon père, en revanche, était sociable et séduisant. Tous les soirs, ils se réunissaient avec ses amis devant la cheminée pour fumer des cigares et dire tout le mal

qu'ils pensaient du monde. La fumée s'infiltrait dans les moindres recoins de la maison et, le lendemain matin, elle s'échappait des placards quand on les ouvrait. Ma mère n'avait le droit de pénétrer dans la pièce où bavardaient les hommes que pour leur servir à manger ou vider les cendriers. En revanche, j'étais toujours la bienvenue. J'étais une enfant mignonne, petite pour mon âge, presque une poupée, et mon père adorait me déguiser et m'exhiber comme un animal savant. Si ses amis appréciaient mes numéros, je recevais des gâteaux en récompense. Les hommes souriaient, découvrant leurs dents brunâtres, et leurs doigts jaunis par le tabac pinçaient ma joue si fort qu'ils me laissaient des bleus. De temps en temps, un grand balèze me disait : « Je pourrais te dévorer toute crue, ma jolie ! Tu n'aimerais pas que je te devore toute crue ? » Ce à quoi je répondais : « Ah non, monsieur Balèze ! J'aimerais que vous gardiez vos mains sur la table, s'il vous plaît. » Ce genre d'impertinence aurait pu me valoir une fessée, mais, si ma répartie courageuse et futile amusait ses amis, mon père finissait généralement par me donner un autre gâteau.

« Elle est mignonne comme un cœur, disaient les hommes.

– Mignonne, mais stupide », répliquait mon père avec brusquerie, avant de me renvoyer. Alors, ma mère, qui écoutait à la porte, me prenait dans ses bras et m'assurait qu'elle était fière de moi, que je ne devais pas prêter attention à ces méchantes paroles.

Un jour – le fameux jour qui m’était revenu en mémoire –, mon père m’emmena au zoo. Le zoo de notre ville était pauvre et décati, et sa créature vedette, une stryge, était enfermée dans une cage si exiguë qu’elle ne pouvait pas se tenir droite. Elle me regardait à travers les barreaux et j’avais l’impression qu’elle essayait désespérément de me dire quelque chose : que nous étions semblables, elle et moi, deux êtres tristes, sauvages et parfaits.

« Voilà le sort qui t’attend, Petite chose, si tu n’apprends pas à m’obéir, me dit mon père. Une bête ombrageuse qui finira en cage. Tu as déjà tendance à te comporter comme une sauvage. Tu tiens de ta mère. »

Cette créature avait l’air infiniment triste. Elle se léchait la peau et je l’imitai. Elle se mit à hurler, et moi à crier. Mon père voulut m’éloigner, mais je ne me laissai pas faire. Je me défendis bec et ongles. Le gardien vola à sa rescousse. Ce n’était pas la première fois qu’il assistait à ce genre de scène. Il se présenta armé d’un battoir avec lequel il me frappa à plusieurs reprises. Je finis par m’effondrer par terre. Mon père me porta jusqu’à la maison et m’emmena dans une pièce sans lumière. « Je vais t’apprendre à vivre », dit-il, avant de me corriger avec autant de véhémence que le gardien du zoo. De nature docile, ma mère avait l’habitude de lui obéir, pourtant, ce soir-là, elle prit mon parti et me défendit si féroce-ment que mon père se retrouva à terre, la bouche et les yeux figés à jamais en un rictus étonné. Alors elle me souleva

dans ses bras et s'enfonça dans l'Obscur, guidée par la seule lueur d'une lune rouge sang. Au début, sous l'effet de l'exaltation, elle parvint à me porter, puis elle continua en me tirant par la main quand je fus trop lourde. Nous allions si vite que mes pieds effleuraient à peine le sol. Son excitation finit cependant par retomber. Elle manquait d'endurance. Notre rythme se fit plus laborieux. À présent, son allure était lente et pesante. J'avais l'impression qu'elle s'enfonçait dans la terre à chaque pas. Je dus réunir toutes mes forces pour l'arracher à son engourdissement. Sa main, que l'ornithose chronique avait rendue sèche et squameuse, ressemblait de plus en plus à une griffe de bois.

« Maman, allez ! » murmurai-je.

Elle me lâcha.

« Maman ? »

Elle indiqua ses pieds sans mot dire. Est-il vrai que ses longs orteils s'enfouissaient si profondément dans le sol qu'elle ne pouvait plus faire un pas ? Ai-je vu ses deux pieds s'enraciner ? Sa peau devenir dure et rugueuse, pareille à l'écorce d'un arbre ? Des feuilles vert tendre jaillir à l'extrémité de ses doigts ? Ou est-ce mon cerveau d'adulte qui a repeint mes souvenirs, leur prêtant ces couleurs fantastiques pour apaiser mon sentiment de culpabilité ? Derrière nous, j'entendais des hommes crier et des chiens aboyer. Devant se dressait le taillis impénétrable. Le vent chantait dans les frondaisons, semblable à un chœur de femmes à la gorge de bois, leurs voix

parées de fioritures glottales. La musique m'exhortait à aller de l'avant. Je laissai ma mère pour continuer seule. Je n'avais pas peur, car les arbres veillaient sur moi ; ils me protégeaient et se penchaient sur moi, me berçaient de leur chant mélancolique, me sustentaient et me secouraient. Pour finir, l'Oiseau des Bois me recueillit et m'apprit à me fier au son de ma propre voix.

J'ignore pourquoi cette étrange histoire s'est insinuée dans mes pensées, alors que je quittais le centre médical au volant de ma petite voiture. Bouleversée, je dois m'arrêter et je passe les minutes suivantes à faire des exercices respiratoires, tout en écoutant la beauté froide et implacable du *Cantus Arcticus* de Rautavaara, dont j'ai toujours un enregistrement dans la boîte à gants, au cas où.

LORSQUE LA FAMILLE DE MON MARI SE RÉUNIT, on croirait une équipe de water-polo scandinave. Du haut de son mètre quatre-vingt-douze, il est le plus petit de la fratrie, et le benjamin. Ses cinq frères ont choisi des épouses de proportions idoines. Je suis l'intruse. Je suis le petit bout de femme fragile et photogénique. Ma belle-mère a l'habitude de m'asseoir à la table des enfants lors des repas familiaux. Je n'y vois pas un affront. C'est plutôt que ça lui passe au-dessus de la tête. Enfin, c'est plutôt au-dessus de la mienne que ça passe. Elle fait un mètre quatre-vingts et ne baisse jamais les yeux. Elle

contemple l'horizon avec une expression immuable, qui suggère qu'une seule et unique pensée l'occupe en toute circonstance, et que cette pensée a quelque chose à voir avec l'esprit pionnier. Elle a épousé un homme qui porte des bretelles. Elle a mis au monde et élevé six garçons sur une parcelle généreuse où fleurissait naguère une pommeraie fertile. Du verger il ne reste qu'un désert hérissé d'arbres rabougris et cerné d'étendues sacrifiées à la monoculture, où il n'y a pas insecte qui vive. Elle habite toujours la maison qui a vu grandir ses six garçons. Lorsqu'ils sont partis, elle a trouvé d'autres exutoires à son instinct maternel. Elle a recueilli des oiseaux exotiques abandonnés. Des dizaines de volatiles souffreteux tournicotent désormais sur la propriété. Perroquets. Toucans. Aras. Paons. C'est évident qu'ils n'ont pas eu une existence facile. Ils sont à moitié aveugles et estropiés. Ailes cassées. Pattes coupées. Ils clopinent sur leurs pauvres moignons. Ils picorent la poussière dans l'allée comme pour dire : La vie est triste, la vie est triste. Ma belle-mère n'éprouve pas de véritable tendresse pour eux – en fait, elle leur inflige mille mesquineries, les prive de nourriture et les oblige à errer la nuit, sans abri où se réfugier –, mais ils confèrent à la maison un charme pittoresque qui ravit les dames de son club de bridge, attise leur jalousie et excite leur désir de posséder elles aussi des oiseaux exotiques. Les enfants n'ont pas le droit de martyriser ses protégés, néanmoins, si les chiens en tuent un pendant la nuit, ils ont la permission de l'enterrer.

Les bretelles de mon beau-père sont une coquetterie censée lui donner l'allure d'un avocat campagnard, ce qu'il est, ou du moins était, avant sa retraite. Il souffre depuis peu d'une démente sémantique légère, au grand embarras de sa femme et de ses fils, qui ont toujours vu en lui un sage solide comme un roc : l'Atticus Finch de l'Ouest. Pendant les heures de loisir dont il jouit désormais, il a construit un barbecue en brique géant. En ce moment même, la large grille est couverte de pièces de bœuf, car c'est le jour du Barbecue Annuel d'Été, qui réunit son clan autour de lui. Mes beaux-parents vivent à moins de vingt kilomètres au sud de Sacramento, mais chaque fois que j'arrive chez eux, j'ai l'impression d'avoir atteint un autre monde, à l'issue d'un périple migratoire qui n'a rien à envier aux voyages de la sterne arctique. Aujourd'hui, le ciel de la Vallée centrale est si bleu qu'il paraît blanc. Les six frères entament sans tarder leur traditionnel match de volley inamical sur la pelouse. Aucun d'entre eux n'a réussi dans la vie aussi magnifiquement que leur père, d'un point de vue financier s'entend, et ils continuent donc à se disputer son affection et à dissimuler leur rivalité agressive derrière le sport, tandis que les femmes préparent les salades dans la cuisine et que les enfants folâtraient comme une meute de chiens. Ils grimpent dans les pommiers, pourchassent les oiseaux sans aucun respect des règles instaurées par ma belle-mère, sautent dans la piscine démesurément grande, s'éclaboussent et se battent à coups de frites en mousse

couleur pastel. La piscine occupe une place à part entière dans le folklore familial. Au fil des ans, chacun de mes beaux-frères m'a prise à part pour me raconter la fois où leur père les a jetés dans le grand bain pour leur apprendre à nager. Tour à tour, les six frères m'ont fait le récit de leur quasi-noyade personnelle avec de la fierté dans la voix et une expression révérencieuse sur le visage. Même mon mari, le plus pragmatique des hommes, s'enflamme quand il relate le jour où il a été flanqué à l'eau. Vous voyez le genre de famille.

Il est temps pour moi de regagner la cuisine, où les épouses s'affairent à leurs menues tâches, qui éminçant du chou, qui tranchant des tomates cœur-de-bœuf. Parfois, l'une d'elles tente de me faire participer à leur conversation, mais ces femmes parlent en mots-briques concrets, alors que je préfère les métaphores : ainsi, aucune logique ne peut m'enfermer, aucune règle ne peut m'attacher, aucun fait ne peut me limiter ou décider à ma place ce qui est possible. L'inconvénient de ce mode de communication, c'est que le bla-bla des échanges quotidiens représente une épreuve presque insurmontable. Je suis donc plutôt silencieuse lors de ces réunions familiales. Ma menue tâche à moi consiste à couper les grains de raisin en deux pour les tout-petits. Le couteau est bien aiguisé, et j'ai toujours peur que le fruit que je m'apprête à entailler ne se révèle être mon pouce. Les autres épouses m'ont expliqué que c'était indispensable pour éviter que leurs chérubins ne s'étouffent en se

coiçant un grain entier dans la gorge. Je me demande pourquoi les protéger avec un tel zèle du raisin, si c'est pour les laisser sans surveillance dans la piscine, où, au lieu de patauger et de s'éclabousser innocemment, ils se font couler et se livrent à une surenchère de bêtises qui pourraient virer au drame.

Tout en hachant et brassant, les épouses échangent des histoires au sujet de l'enfantement et des affres menstruelles.

Leur conversation me traverse et ruisselle autour de moi :

« Ma péridurale n'a pas marché, je n'ai jamais autant souffert de ma vie...

– Pas question que j'accouche par les voies naturelles la prochaine fois...

– Ils te préviennent toujours quand la tête sort, mais le pire, pour moi, c'était cette fichue épaule qui n'arrêtait pas de cogner contre mon pubis...

– J'ai mes règles tous les huit jours et je retrouve de gros caillots violets...

– On ne perd jamais complètement son ventre...

– Je ne supportais pas la perspective d'une autre grossesse alors j'ai avorté en cachette et je ne l'ai jamais dit à mon mari... »

Juste après cette phrase, prononcée par celle qu'une partie de la famille a surnommée *l'avortée secrète*, un individu ruisselant de sueur fait irruption dans la cuisine. Prise de panique, je brandis mon petit couteau à raisin,